



IDÉES CHAMPS LIBRES

Rencontre avec un populiste

L'essayiste et philosophe Alain de Benoist n'aime ni nos élites, ni la mondialisation, ni le libéralisme. Il voit venir avec intérêt « le moment populiste » dont il décrit les facettes dans un livre ambigu mais érudit.



TÊTE À TÊTE
Charles Jaigu
c.jaigu@lefigaro.fr

« Je ne suis pas sûr que les élites et le prolo moyen respirent le même air », nous dit Alain de Benoist. Cet homme est un étrange sujet d'étude. Il nous reçoit dans son pied-à-terre parisien du côté de la rue de Charonne, en plein Paris populaire reconquis par les bobos. Philosophe graphomane, traduit un peu partout, surtout en Italie, nous dit-il, il est de ceux qui n'aiment pas écrire une page sans citer au moins trois ou quatre auteurs. Ainsi passe-t-on, en quelques lignes, de Walter Lippmann, éditorialiste américain des années trente, à Cornelius Castoriadis, philosophe politique, ou l'historien Christopher Lasch, pourfendeur de la « culture du narcissisme ». Cet homme de soixante-dix ans passés est un gros lecteur, précédé d'une réputation sulfureuse de banni du débat intellectuel. Il a fondé la Nouvelle Droite dans les années soixante-dix, après quelques années de militance dans le groupe Europe-action (1961-1966), quand d'autres frayaient du côté des maos. Il est vrai que la frénésie rouge a toujours connu une réception plus indulgente que la brune.

La difficulté est plutôt de faire la part entre les propos mesurés de l'analyste,

auquel il se tient le plus souvent avec prudence face à ses interlocuteurs trop mouillés avec le système (votre serviteur) et la militance du philosophe contre l'ordre démocratique en place.

Être intempesit est requis en matière philosophique, c'est même le b.a.-ba. A-t-on déjà vu un philosophe content du monde comme il va ? Benoist suit donc la pente contestataire de sa discipline. Son arrière-pays philosophique est post-heideggerien : critique du tournant technique de l'humanité occidentale et de son triomphe dans la société libérale et marchande. On lui doit d'ailleurs d'avoir inventé dans les années quatre-vingt « la pensée unique », qui a connu depuis une incroyable fortune. Le problème, c'est qu'on ne voit pas, mais alors pas du tout, ce qu'Alain de Benoist veut mettre à la place.

Dans son livre, il décrit l'avènement d'un « moment populiste » en agrégant un certain nombre de phénomènes que les politistes ont bien identifiés : critique implacable de la « classe politique », détestation du modèle parlementaire représentatif et de la distinction droite-gauche, refus d'un gouvernement des experts au profit d'un volontarisme politique survalorisé. Benoist a en horreur l'« expertocratie », de la droite orléaniste, de cette droite qui a « l'imbécillité » de croire qu'on peut être libéral en économie et conservateur dans les mœurs, alors que « le libéralisme est un tout ». Il a plus encore en horreur la mondialisation dans sa variante américaine. Il pense

qu'on est à la fin de ce temps-là. « Nous ne sommes pas à la fin du monde, mais à la fin d'un monde, l'après-guerre se termine et les populismes sont des formes politiques de la transition, ils annoncent quelque chose qui va se mettre en place », parle Benoist. Quel ? Le politologue n'en sait rien. Le militant qu'il est, c'est autre chose. Il semble hésiter. Sera-ce le ralliement au socialisme proudhonien d'un Jean-Claude Michéa, auquel il consacre un chapitre élogieux, ce dernier lui envoyant toujours ses livres assortis d'un mot amical. Ils sont tous les deux d'accord pour détester l'option libérale. Sera-ce la refondation d'une Europe politique intégrale - et donc entièrement fédérale - dotée de frontières et raisonnablement protectionniste ? « J'y ai été favorable, mais je n'y crois plus beaucoup. » Les autres solutions sont plus nébuleuses.

« Une désertion civique »

Le journaliste Éric Dupin, auteur d'un livre intéressant intitulé *La France identitaire* (La Découverte), consacre un chapitre à Benoist et cite ses accointances avec Alexandre Douguine, intellectuel russe influent, chantre de « l'eurasisme » et qui voit dans le putinisme une alternative au « libéralisme nihiliste ». « J'ai rencontré Douguine, mais ce qu'il propose est très spécial et trop russe », corrige Benoist quand nous l'interrogeons à ce sujet. Bon. Laissons donc de côté la tentation poutinienne.

Que reste-t-il ? Se libérer du capitalisme ? En fait, oui... Benoist rêve d'un monde affranchi du « fétichisme de la marchandise » et « libéré du travail en tant que forme d'organisation du rapport social », écrit-il finalement, dans un élan lyrique, à la fin d'un chapitre de son livre. Mais cette ligne très « Nuit debout » n'est pas vraiment développée par l'auteur. Enfin, il défend aussi l'intégrité des communautés culturelles, y compris la communauté musulmane, avec ses us et coutumes. Un facteur explosif pour les nations occidentales qui justement se sentent défiées par l'affirmation communautaire musulmane.

À vrai dire, c'est toujours la même chose : on comprend la critique du système, mais on ne voit pas quelle alternative au système est possible. Benoist vomit les partisans du TINA (« There is no alternative »), le fameux mot d'ordre de Margaret Thatcher qui avait prévenu les tenants du statu quo qu'il n'y avait pas d'alternative au libéralisme économique. Il déteste

ce « consensus libéral » qui crée « une désertion civique ». Car, explique-t-il, « la démocratie est forcément agonistique ». Son ennemi principal est « la Nouvelle Classe », cette bourgeoisie phillistine dont il propose une description assez drôle en citant le philosophe marxisant Costanzo Preve : « elle est antihistorique, incertaine et narcissique, caractérisée par son aisance à voyager, l'anglais touristique, l'usage modéré des dragues, le contrôle des naissances, une nouvelle esthétique androgyne, un humanisme tiers-mondiste, un multiculturalisme sans vraie curiosité culturelle, un goût pour les thérapies douces et le relativisme communicationnel ».

Mais l'option thatchérienne n'est pas la seule voie pour prendre acte d'un monde interdépendant où la concurrence mondiale pèse très violemment sur les populations actives des pays développés. Il y a tout une gamme de nuances et de dosages qui sont la clé de toute bonne politique. Celle que proposent les Scandinaves est un compromis plus intéressant. Mais ce n'est pas vraiment la tasse de thé de Benoist. En réalité, il préfère pointer le phénomène populiste plutôt que d'imaginer les solutions, qui sont soit impraticables (sortir du capitalisme, revenir à un socialisme proudhonien), soit trop vagues (inspirer de modèle suisse de citoyenneté active, instaurer de nouvelles formes de participations citoyennes).

La solution au décalassement d'une partie des peuples n'est pas le protectionnisme, Monsieur de Benoist. La mondialisation est au cœur de l'âme occidentale depuis 1 500 ans. Elle se paye cher, et notamment pour ceux-là mêmes qui l'ont voulue. Peut-être entrons-nous dans des temps sombres, mais les jeux ne sont pas faits. Vous n'aimez pas les médias qui présentent notre société « comme la moins mauvaise de toutes ». C'est pourtant ce que nous pensons. Pour le moment. ■



LE MOMENT POPULISTE : DROITE-GAUCHE C'EST FINI !
Alain de Benoist,
Éd. Pierre Guillaume de Roux, 333p., 23,90 €.

